

* * La navigation est enfin ouverte et notre fleuve—cette granderoute mouvante—reprend son activité des beaux jours.

A ce propos, un ami me raconte un fait assez... drôle, qui s'est passé à Sorel il y a quelque vingt ans.

Il y avait foule sur le quai, il y avait même des animaux que l'on menait à la boucherie, à Montréal ou ailleurs.

—Allons ! dit le capitaine, les Canadiens d'un côté les animaux de l'autre, que le monde puisse passer.

Le dit capitaine ne commanda pas longtemps son navire, la compagnie le fit prévenir que ses services n'étaient plus indispensables.

* * * Voici le renouveau, on devrait bien en profiter dans nos collèges et nos écoles pour donner aux élèves quelques notions de botanique

Cette science est si facile et si attrayante que je ne comprends pas l'ignorance de la plupart de nos compatriotes dans cet ordre d'idées.

La botanique est une partie de la géographie du pays, pourquoi ne pas l'apprendre ?



NOS GRAVURES

LE RÉVEIL DU PRINTEMPS

Le réveil du printemps, par notre jeune et talentueux artiste, René Sangard, est une composition d'un symbolisme plein de suggestion.

Les parfums, les roses, les chants d'oiseaux, la mélodie, l'amour, tout se réunit pour fêter ce réveil tant désiré.

Le MONDE ILLUSTRÉ ne pouvait offrir rien de plus gracieux comme première page de sa douzième année.

LE SACRE DE MGR LANGEVIN

Avec le présent numéro, nous sommes heureux d'offrir à nos lecteurs le groupe des archevêques, évêques et membres du clergé qui ont assisté au sacre de Sa Grandeur Mgr L.-P.-A. Langevin, archevêque de Saint-Boniface, le 19 mars dernier.

Mgr Langevin occupe le centre du tableau, ayant à sa droite M. Fabre, archevêque consécrateur, et à sa gauche son vénérable père, bientôt octogénaire, qui a pu faire, sans trop de fatigue, un trajet de 1,424 milles, de Saint-Isidore, P.Q., à Saint-Boniface, Manitoba.

Viennent ensuite à sa droite Nos Seigneurs Duhamel, Laffèche, Gabriel et Decelles, puis l'abbé mitré, d'Oka. A sa gauche, Nos Seigneurs Bégin, Grandin, Gravel et Emard.

Mentionnons aussi, parmi les membres du clergé en qualité d'intimes de Sa Grandeur : M. le chanoine Racicot, son oncle ; M. H. Langevin, son frère ; MM. les abbés N. Bruchési, H. Charpentier, I. Reid, V. Thibaudier, C. Thérien et J.-B.-A. Bélanger, confrères de collège de Monseigneur. M. Christie représentait le diocèse de Saint-Paul, et M. P. Lamarche le diocèse de Toronto.

AU CAMP DE SATHONAY

Le président de la République française s'est rendu au camp de Sathonay pour procéder à la distribution des drapeaux aux régiments de création nouvelle du corps expéditionnaire de Madagascar. La cérémonie a été des plus imposantes. Le 200^e de marche, auquel s'étaient

jointes des délégations des autres troupes de France et d'Algérie appelées à prendre part à l'expédition, était rangé sur trois côtés du champ de manœuvre. Vers neuf heures, le président, descendant du landau qui l'avait amené de la gare, allait se placer au centre du carré, accompagné du cortège officiel. Quatre sous-officiers, décorés de la médaille militaire, portant les nouveaux drapeaux, viennent se placer devant le président de la République. Puis, sur un commandement du général Duchesne, chaque colonel s'avance tour à tour. M. Félix Faure prend l'étendard des mains du sous-officier qui le porte et le remet au colonel qui le tend lui-même au lieutenant porte-drapeau.

Cette cérémonie accomplie, les quatre colonels, sabre au poing, se placent sur une même ligne, en face au président de la République, qui prononce une chaleureuse allocution.

Puis a eu lieu la revue précédée de la remise des décorations décernées à un certain nombre d'officiers et de sous-officiers. En attachant la croix ou la médaille sur la poitrine, le président de la République leur a donné l'accolade. A l'aumônier, auquel il apportait des palmes académiques, il a serré cordialement la main.

JÉRUSALEM

Détachons une belle page du dernier volume de Pierre Loti, qui vient de paraître, à Paris, chez C. Lévy.—L'illustre écrivain raconte que, se trouvant à Jérusalem, il reconnut, sur un point de la "voie douloureuse", les traces d'un jeu de margelle qui remontait au temps des Romains. Ainsi, sur ces mêmes dalles, que foulent aujourd'hui les Anglais de l'agence Cook, le Christ avait passé, portant sa croix. Le décor, la disposition des lieux n'ont pas changé.

LA VOIE DOULOUREUSE



N peut, en rapprochant idéalement les tronçons des voies hérodiennes et les débris des anciens remparts, retrouver et suivre jusqu'au Calvaire la route du Christ.

Ce qui frappe singulièrement ici, dans ces fouilles, c'est la conservation de ce vieux pavage, le poli de ces pierres rougeâtres qui, pendant des siècles sous la terre, ont gardé l'usure des pas... Et même voici, sur l'une des dalles, grossièrement gravé au couteau, un jeu de margelle identique à ceux de nos jours ! un jeu qu'avaient tracé les soldats romains pour occuper leurs heures de veille... Oh ! comme il est impressionnant, ce détail, pourtant si puéril, et quelle vie soudaine sa présence vient jeter pour moi dans ce fantôme de lieu !...

Est-ce que nous sommes bien dans le corps de garde du Prétoire ?... Ce vestige de rue, qui part d'ici, en pleine obscurité sépulcrale pour se perdre dans la terre, est-ce bien le commencement de la voie qui mena le Christ au Golgotha ? Rien n'autorise encore à l'affirmer, malgré les probabilités grandes. Mais la Mère (de l'ordre des Filles de Sion) qui m'accompagne dans ces caveaux, promenant sur les murs millénaires la lueur de sa lanterne, a réussi à faire passer momentanément en moi sa conviction ardente ; me voici, devant ces débris, ému autant qu'elle-même.

Ce jeu de margelle, par terre, attire et retient mes yeux... Maintenant, je les vois presque, les soldats de Pilate, accroupis à jouer là, pendant que Jésus est interrogé au Prétoire. Toute une reconstitution se fait dans mon esprit, involuée, spontanée, des scènes de la Passion, avec leurs réalités intimes, avec leurs détails très humains et très petits ; sans

grands déploiements de foules, elles n'apparaissent là, si étrangement présentes, dépouillées de l'aurole que les siècles ont mise alentour, amoindries—comme toutes les choses vues à l'heure même où elles s'accomplissent—et réduites, sans doute, à leurs proportions vraies... Il passe devant moi, le petit cortège des suppliciés, traînant leurs croix sur ces vieux pavés rouges... C'est au lever d'une journée quelconque des nuageux printemps de Judée ; ils passent ici même, entre ces murs si longtemps ensevelis, contre lesquels ma main s'appuie ; ils passent, accompagnés surtout d'une horde de vagabonds matineux et craintivement suivis de loin par quelques groupes de disciples et de femmes que l'anxiété avait tenus debout toute la froide nuit précédente, qui avaient veillé dans les larmes, autour du feu... L'événement qui a renouvelé le monde, qui, après dix-neuf cents ans, attire encore à Jérusalem des multitudes exaltées et les fait se traîner à genoux pour embrasser des pierres, m'apparaît en cet instant comme un petit forfait obscur, accompli en hâte et de grand matin, au milieu d'une ville dont les habitudes journalières en furent à peine troublées... .

Tandis que je marche dans le souterrain, aux côtés de la religieuse en robe blanche, la vision que j'ai se déroule, inégale, trop instantanée, en quelques furtives secondes, avec des intervalles vides, des lacunes, des trous noirs, comme dans les songes... Maintenant, c'est après la crucifixion, la foule déjà dispersée, l'apaisement commencé ; la croix, sous le ciel de midi, qui est un peu sombre, étend ses deux grands bras, dépasse en hauteur le faite des murs de Jérusalem, est visible de l'intérieur de la cité, est regardée encore, des terrasses, par quelques femmes silencieuses, aux yeux d'angoisse... Oh ! si humains, les larmes versées en ce jour-là autour de Jésus !... Sa mère, la sœur de sa mère, ses frères, ses amis, le pleurant, lui, parce qu'ils l'aimaient d'un amour humain, d'une anxieuse tendresse de cette terre. Et quoi de plus humblement terrestre aussi que ce passage de saint Jean tout à coup retrouvé dans ma mémoire : "Jésus, ayant donc vu sa mère et près d'elle le disciple qu'il aimait, dit à sa mère : Femme, voici votre fils. Puis il dit au disciple : Voilà votre mère. Et, depuis cette heure-là, le disciple la prit chez lui." (Saint Jean, XIX, 26, 27.)

Enfin, dernière image qui vient, inattendue et froide, terminer le rêve : le soir du grand lugubre jour ; les choses tout de suite rentrant dans l'ordre, reprenant leur cours inconscient ; une incroyable tranquillité retombée, comme sur une exécution quelconque ; la population ivive retournant à ses trafics et à ses fêtes, préparant sa Pâque, après ce forfait, presque inaperçu, sans se douter que ses fils en portaient la peine et l'opprobre aux siècles des siècles... .

* * *

Quand nous remontons du souterrain, remettant pied dans l'heure présente et les choses actuelles, c'est comme au sortir de l'épaisse nuit des temps, où nos yeux visionnaires auraient perçu des reflets de très anciens fantômes... Jamais je ne m'étais senti si humainement rapproché du Christ... Ce sont les mystérieuses influences de ces lieux qui en ont été les causes, ce sont ces vieux pavés hérodiens sous nos pas, ce jeu de margelle tracé par les soldats de Ponce-Pilate,—toutes ces effluves du passé que dégagent ici les pierres...

PIERRE LOTI.

Un soupir à ce qui fut, un sourire à ce qui sera, voilà la vie.—PAUL BOURGET.